

PRIX DE L'ABONNEMENT

payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 14 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du département, 22 fr. pour
l'année, et dans les théâtres,
20 c. par numéro.



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;

Formant un beau volume
Album à la fin de l'année;

Paraît tous les Dimanches,
et se vend dans les Théâtres

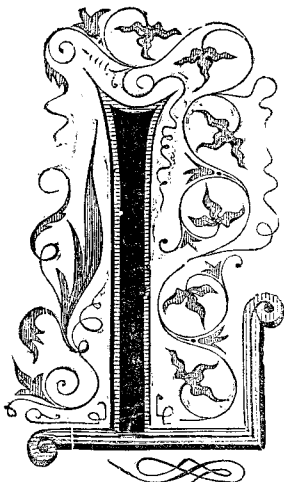
On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 51; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 51. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Avec notre numéro de ce jour, nos abonnés recevront une romance : *Je suis trop jeune pour mourir*, paroles de M. L. Renard, musique de M. Rozet.

Le premier dimanche de chaque mois, nous donnerons pour les Dames nos abonnés un bulletin des modes de Paris. Nos mesures sont prises pour connaître les nouveautés, dans toute leur fraîcheur, du monde élégant de Paris.



Les Allemands sont partis; ils sont retournés dans leur patrie sans essayer une seule représentation à la demande générale du public, sans accumuler les unes sur les autres les affiches-monstres annonçant irrévocablement et sans remise la dernière soirée. Les Allemands ont fait preuve de goût. Au bout du compte, ces braves gens qui n'étaient pas des aigles, il s'en faut, avaient le génie de leur musique: ils possédaient l'esprit de leurs grands maîtres, sinon le talent de reproduire leurs œuvres; et sauf une seule exception, Mad. Eichfeld, soprano charmant, douée d'une facilité rare, facilité qui remplaçait chez elle la science acquise, et qui roucoulait avec une

aisance toute enjouée les airs italiens comme celui de la *Somnambule* de Bellini, avec une voix claire, pure, limpide et fraîche; sauf, dis-je, cet unique sujet, la troupe était médiocre, et ne savait guère sa médiocrité que par l'ensemble. En revanche, maître Schmidt, le directeur, est un habile homme, un impressario modèle comme on en voit quelques-uns en Italie, que les obstacles n'effraient pas, et qui tiennent lieu de tout un service administratif par la multiplicité de leurs fonctions et leur génie à se créer des ressources. M. Schmidt méritait ici un meilleur sort. Ses artistes étaient trop ordinaires, sans doute, pour éveiller sérieusement l'attention; mais il faut ajouter que leur faiblesse a merveilleusement servi à justifier le sans- façon des procédés dont on a usé à leur égard. Je ne parle pas du public: ce n'est pas lui qui hébergeait les Allemands et qui a contracté avec eux. S'il n'avait pas été bien décidé que cette troupe ne toucherait pas une recette sortable, on eût accepté sans doute l'offre de M. Schmidt qui parlait d'une représentation de *Robert-le-Diable*, les troupes françaises et allemandes réunies. C'eût été curieux; mais il va sans dire que la proposition a été rejetée.

Ce qui étonnait le plus M. Schmidt, ce sont les éléments en personnel artistique et administratif dont notre Grand-Théâtre dispose, moyens immenses si l'on veut bien les comparer aux petits résultats que l'on obtient. M. Schmidt, dans toute sa candeur germanique, dans sa simplicité fribourgeoise, ne pouvait pas comprendre que dans un théâtre qui avait à ses ordres les répertoires réunis de la comédie, de l'opéra et du ballet, on pût être embarrassé jamais pour composer un spectacle, et qu'après des efforts inouïs on dût arriver trop souvent, hélas! aux conséquences très minimes d'une montagne en travail et qui accouche d'une souris! Certain dimanche où l'on ne savait à quel saint se vouer, M. Schmidt eut l'audace de proposer une représentation de *Zampa*, en allemand, bien entendu, représentation improvisée; ajoutant que, si une seule exécution ne suffisait pas, il était prêt à faire chanter *Zampa* par ses pauvres chanteurs, le même soir, au Grand-Théâtre et aux Célestins. Je vous prie de croire qu'en certain lieu la raison de M. Schmidt n'a pas été jugée bien saine; et cependant cet Allemand par excellence

persiste à croire qu'il n'avait rien offert qu'il n'eût pu mettre à exécution. Brave M. Schmidt! comme il est bien de son pays!

Mais laissons là les Allemands qui ont terminé par *Don Juan*, auquel, pour leur gloire, il eût été utile de ne pas songer, et voyons ce qui se passe chez nous. Rien, que je sache, du moins rien de nouveau; des choses seulement que le public ne voit pas ni sur l'affiche, ni dans la salle, et que cependant il connaît et dont il jase. Tout le monde a appris l'escapade de M. Flachat jeune, qui est parti pour Bordeaux, en qualité de baryton, et avec un engagement de six mille francs dans sa poche. Cela peut être très adroit; mais, dans tous les cas, on pourrait agir avec plus de délicatesse. Je vous prie de croire que, si j'étais directeur (mais je ne le suis pas), les tribunaux m'auraient bien vite fait justice de la boutade de cet artiste qui, tout bon musicien qu'il peut être, devrait savoir qu'on ne se permet jamais de ces *fugues-là*. Les engagements sont des contrats sérieux et qui ne peuvent pas se rompre par caprice; j'ajouterais que M. Flachat avait, à Lyon, une position qu'il était parfaitement libre d'améliorer devant un public qui estimait sa belle voix et son talent. Quant aux raisons qui ont fait oublier à M. Flachat son devoir, chose, du reste, qu'on ne devrait jamais oublier, ces raisons ne sont pas de la compétence ni de ma chronique ni de ma critique. Je dirai seulement que M. Flachat était un homme richement organisé, d'une utilité incontestable, et qu'avec un peu de bonne volonté et de justice on eût pu lui ménager ici un avenir certain, et lui faire une position qu'il n'avait pas et mieux en rapport avec tout le mérite qu'il possédait.

Tout cela ne nous dit pas ce qui s'est passé cette semaine sur la scène du Grand-Théâtre, vont me dire les lecteurs de *l'Artiste*: c'est fort bien de causer ensemble de choses et d'autres, les pieds dans ses pantoufles, et en amis; mais tout cela ne constitue pas un feuilleton. C'est juste; mais, en fait de feuilleton, je n'en ai pas d'autre que celui-ci: à savoir que les *Diamants de la couronne* poursuivent le cours de leurs succès, et qu'on fera très bien de songer à une autre nouveauté. Au théâtre, on ne doit se reposer jamais.

Et tenez, je trouve là sous ma main quelques particularités assez curieuses sur le ténor Poulhier, dont les débuts viennent de mettre en émoi, à Paris, tout le monde musical. Je vous les transcris, sûr que je suis de l'intérêt qu'ils ne manqueront pas d'exciter. Ce sont de ces faits qui intéressent l'art comme tous les publics, et l'on peut y trouver un enseignement.

Il y a quelques années, vivait obscur et ignoré sur le champ de foire de Rouen un jeune homme que son oncle, marchand de cidre en gros, occupait comme garçon de cave. Ce jeune homme, qui a nom Poulhier et que les badauds de la Capitale ont surnommé le tonnelier de Rouen, chantait et roucoulait toute la journée. Ses voisins savaient qu'il avait une jolie voix, et prenaient plaisir à l'entendre. C'était donc au fond d'une cave, et d'une cave de marchand de cidre, qu'habitait cette modeste destinée que tout le monde ignorait et qui s'ignorait elle-même. Poulhier, sans dédaigner tout-à-fait le soin de sa cave et de son commerce, sentait en lui une passion qui lui faisait oublier parfois de mettre son cidre en bouteilles: cette passion, c'était celle de la musique. Ce n'est pas qu'il eût pris des leçons; ce qu'il chantait, c'étaient les chansons qu'il avait entendues dans la rue, sur l'orgue ou au théâtre: tantôt c'était la romance de *l'Eclair*, tantôt celle de *Guido*; et tantôt encore, vous m'en croirez facilement, l'air de *Ma Normandie*. Quelquefois aussi son oncle le laissait aller au théâtre: Poulhier entendait du parterre les opéras qu'on y représentait; et jugeant à sa façon le savoir-faire des chanteurs de l'endroit, il revenait en disant, comme tous les ambitieux dont l'ambition commence: « Il me semble que j'en pourrais bien faire autant. » A coup sûr, ce n'était pas manquer de modestie.

Un jour qu'on avait organisé pour un acteur une représentation à bénéfice sur le petit théâtre de la ville, celui que les Rouennais appellent entre eux le théâtre des Eperlans, Poulhier vint trouver le bénéficiaire et lui demanda la permission de chanter une romance dans sa représentation. Cette faveur lui fut accordée, et le jeune ténor chanta dans un entr'acte la romance de *Guido*. Le public rouennais, ne sachant d'où lui venait ce chanteur-là, qu'on n'avait pas mis sur l'affiche, mais trouvant après tout que sa voix était pleine de charme, se mit à l'applaudir à tout rompre et lui fit répéter les couplets, à la grande joie de Poulhier lui-même.

Une fois qu'un jeune homme, qui se sent artiste, a mis le pied sur un théâtre et qu'il a goûté des applaudissements du public, il n'y a plus pour lui de commerce ou d'oncle qui tienne, fût-ce le commerce du gros cidre et l'oncle par excellence, comme celui du jeune Poulhier. Sa vocation fut décidée dès-lors; il retourna au logis, mais ne voulut plus descendre dans la cave, de peur d'y gagner des fraîcheurs et

de s'enrhumer. Invité de tous côtés, il alla chanter dans les concerts, laissant à d'autres, qui n'avaient pas été applaudis sur le théâtre de Rouen, le soin de ranger les tonneaux et de dépoter la boisson de son oncle. Ce que désirait Poultier, c'était d'apprendre la musique. Quelques personnes qui le connaissaient l'engagèrent à aller à Paris, pour se faire entendre au Conservatoire. L'oncle, après s'être fait quelque temps tirer l'oreille, consentit à se séparer de son neveu, lui mit quelque argent dans la main, et lui souhaita bon voyage. Poultier arriva à Paris, ayant pour tout trésor quelques écus dans la poche et un *ut* dans la poitrine.

Nous comptons mal : Poultier portait encore sur lui une lettre de recommandation pour un homme de goût qui professe la musique à Paris, et qui s'honore d'avoir été l'ami et le compatriote de Boieldieu. M. Fournier (c'est le nom du professeur) accueillit de bon cœur le jeune Rouennais et le présenta, le jour même de son arrivée, à la veuve de l'illustre auteur de la *Dame Blanche*. Justement Madame Boieldieu recevait du monde ce soir-là; elle avait invité plusieurs artistes qui devaient faire de la musique. — « Puisqu'on dit que vous avez de la voix, dit-elle à Poultier, voudrez-vous nous chanter une romance? — Je le veux bien, Madame, mais je ne sais guère bien que la romance de *Guido*. — Tant mieux! nous aurons ce soir l'auteur, M. Halévy, qui sera charmé de vous entendre, si vous chantez bien. — Mais j'ai peur. — Ayez peur et chantez. »

Il y avait à la soirée de Mad. Boieldieu beaucoup d'artistes distingués et les deux directeurs de l'Opéra, MM. Duponchel et Monnais. Quand tous ces Messieurs virent arriver devant le piano l'air gauche et la tournure provinciale de ce pauvre jeune homme, ils eurent peine à retenir un sourire d'ironie. Poultier n'y prit point garde heureusement, et, M. Fournier l'accompagnant, il se mit à chanter la romance de *Guido*. Quand les deux couplets furent finis, il y avait déjà longtemps que l'assistance avait cessé de rire : tous applaudissaient, et M. Halévy plus fort que les autres. Le lendemain Poultier recevait une lettre des directeurs de l'Opéra, qui lui donnaient rendez-vous au grand foyer pour une communication importante. Le lendemain, à midi, il chantait devant les professeurs de l'Opéra et du Conservatoire tous les airs qu'il avait appris ou retenus. A deux heures de l'après-midi, il était engagé comme pensionnaire, aux conditions suivantes :

Pendant une année, à partir du 1^{er} mai 1840, Poultier, que l'Opéra savait ne rien connaître en musique, devait recevoir 500 francs par mois, et l'administration devait en outre lui payer tous les maîtres nécessaires à son éducation d'artiste ou d'homme du monde.

Les conventions s'exécutèrent, et le nouveau pensionnaire de l'Opéra fit de rapides progrès, grâce aux soins de Ponchard, son maître de chant, et de M. Fournier, son maître de solfège; grâce aussi à la facilité de sa voix et à son travail assidu.

A toutes les représentations de l'Opéra, et surtout lorsque Duprez jouait, nous voyions assis, dans un coin de l'orchestre, Poultier, l'ancien garçon de cave, écoutant avec un recueillement tout religieux la musique de l'orchestre, et s'associant de l'œil et de l'oreille au modèle qu'il avait devant lui, à Duprez qu'il ne connaît pas, mais qu'il admire. C'étaient là sans doute les meilleures leçons qu'il recevait, et si les cachets de ses professeurs ont développé sa voix, à coup sûr c'est l'exemple de Duprez qui l'a formée.

Le 1^{er} mai 1841, Poultier fit connaître à l'administration qu'il était prêt à débiter dans *Guillaume Tell*. Ce fut alors qu'on lui demanda le rôle de *Mazaniello* dans la *Muette*. Le jeune pensionnaire fit observer à la direction qu'il avait été dirigé dans le rôle d'Arnold, qu'il ne se refusait pas à jouer la *Muette*, et qu'il savait aussi la *Juive*; mais que dans *Guillaume Tell* son talent de chanteur serait plus à l'aise et son jeu d'acteur moins gêné.

— « Comment voulez-vous, disait-il, que moi, qui n'ai jamais joué un rôle de ma vie, qui ne suis jamais monté sur un théâtre que pour y chanter une romance, je débute dans le rôle de *Mazaniello*, dans un costume à peine vêtu, où je n'aurai point de poches pour y mettre mes mains, ni de manteau pour me donner une contenance? Vous savez que je suis un mauvais acteur, et que le rôle de *Mazaniello* se joue autant qu'il se chante : laissez-moi débiter dans le rôle et dans l'habit d'Arnold, je le chante mieux que les autres, et je le joue moins mal. »

C'est sur ce terrain que s'établit la discussion qui se termina, au bout de trois mois, devant arbitre, par le consentement, de la part de M. Léon Pillet, à laisser Poultier débiter dans *Guillaume Tell*.

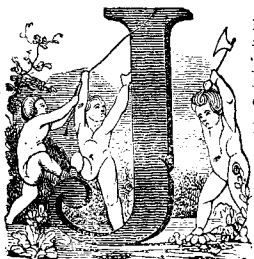
Enfin, ses débuts étaient écrits, ces jours derniers, en grosses lettres sur l'affiche de l'Opéra, et le soir la foule était accourue pour juger ce jeune téméraire qui, après une année d'étude seulement, venait se poser en premier ténor sur les planches de l'Opéra. La toile devait se lever à 7 heures et demie, et 8 heures étaient sonnées que le chef d'orchestre n'avait pas encore donné le signal de l'ouverture. Le public s'impatientait de ce retard; il ignorait que le malheureux débutant, comme étranglé par la peur et l'émotion, était dans les mains du médecin, qui le soignait comme un malade qu'il était réellement. Enfin les trois coups sont frappés, et l'orchestre, sous l'habile direction de M. Habeneck, joue la magnifique ouverture de *Guillaume Tell*, aux applaudissements de toute la salle. La toile se lève, et quand le chœur d'introduction est terminé, nous voyons sortir du fond de la scène un grand jeune homme vêtu en Arnold, pâle sous son fard, affaissé sur lui-même, qui, au lieu de soutenir son père le vieux Mechtal, comme le doit faire Arnold, était bien heureux que celui-là lui vint en aide et le portât pour ainsi dire devant le public.

Les grands journaux vous diront les détails de ce début remarquable. Qu'il nous suffise d'enregistrer ici le succès du débutant. Le triomphe de Poultier a été complet : le soir, les choristes de l'Opéra sont venus lui offrir un banquet. Quant à son engagement, il doit durer trois ans, au taux de 6,000 francs. Nous ne doutons pas, si la hausse à laquelle on a élevé le prix des ténors continue, que dans trois ans Poultier ne trouve des engagements à 30 et 40,000 francs par an.

EDMOND PACERRE.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Laferrière.



LE dernier, la première représentation de ce jeune artiste avait attiré un public plus choisi, plus éclairé que nombreux. La foule à Lyon est défiante, et quelquefois elle a vraiment raison : depuis qu'elle a cessé d'applaudir tel artiste parisien, celui-ci peut avoir décliné comme l'ont fait Bocage, Duprez, et même, nous le dirons tout bas, comme l'a fait Mad. Albert; en conséquence, cette foule attendra qu'une partie du public se soit déjà prononcée, avant de venir elle-même faire ovation au voyageur. A ce titre, les

représentations suivantes de Laferrière seront populaires et fécondes en succès; car l'exemple est déjà donné.

Laferrière est, à notre connaissance, le jeune artiste dramatique de la Capitale qui présente le plus d'avenir, en même temps que sa réputation actuelle est justement acquise. Quelle est donc l'école dont il suit les leçons? serait-ce celle de la routine déclamatoire qui se pare effrontément du titre de conservatrice de *traditions*, ou bien encore celle d'un fade *maniérisme* qui sacrifie l'âme à l'esprit? Non, sans doute : Laferrière écoute et applique à la scène les conseils que lui dictent la nature et le cœur. Plein de jeunesse, de chaleur, d'entraînement et de verve, il s'étudie à modérer plutôt qu'à activer outre mesure le feu sacré qui le brûle. Dès-lors, chez lui, point de ces exclamations factices ou exagérées qui ne s'entendent que sur la scène et dans la bouche des jeunes apprentis ou des vieux ouvriers de comédie! Laferrière comprend que l'homme qui parle n'a pas besoin d'avoir sans cesse dans la voix des *ut* de poitrine : il dit simplement, avec vérité, et les gestes, dont il est encore un peu trop prodigue, s'harmonisent cependant tout-à-fait avec les élancements de sa voix ou bien avec ses accents de tristesse. Puis, lorsque les émotions venant du cœur n'ont plus rien à faire dans ses rôles, alors brillent l'intelligence et l'esprit. Vous l'avez vu dans *Marcellin*, fils méconnu mais aimant, et voulant, au prix même de son propre bonheur, protéger et venger l'honneur d'un père dont il ne porte même pas le nom : là, son âme s'est épanchée tout entière, et par son jeu passionné il a créé tout un rôle admirable qui n'existait pas dans ce pitoyable ouvrage. Maintenant viennent les folies du jeune homme qui s'est dit : *je serai comédien*. Dans le *Débutant*, Laferrière est pétillant de vivacité, d'entrain et de mordant; ses esquisses des principaux acteurs de la Capitale sont des charges de bon aloi, bien choisies, bien pures de toute malice vénéneuse ou jalouse, et le public le remercie par de légitimes bravos de s'être fait comédien. Voilà pourquoi nous prédisons, en toute assurance, à Laferrière un légitime succès sur notre scène : Lyon n'a jamais failli au devoir de récompenser et d'encourager tout talent vrai qui se produit à ses yeux; le passé de cet artiste en notre ville nous est d'ailleurs un garant du bon accueil qui l'attend encore.

Mais, par malheur, de ce que l'artiste vaut beaucoup par lui-même, les auteurs parisiens ont conclu qu'ils pouvaient se dispenser de créer souvent pour lui de bons ouvrages. *Marcellin* est une œuvre qui nous a paru, en tous points, mauvaise. Passe encore pour l'in vraisemblance de l'intrigue, mais du moins que l'on respecte la vérité des passions, et que les caractères mis en scène ne soient plus réduits aux proportions d'ignobles caricatures.

Ce drame-vaudeville a été faiblement joué par nos artistes, ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait été sans vigueur de poumons : jamais, en effet, M. Boulard n'a crié davantage et plus à contre-sens.

Nous réparerons volontiers l'omission que nous avons faite jusqu'ici de rendre pleine justice au *Tyrant d'une femme*. Ce vaudeville en un acte est une charmante comédie, pleine d'observation, de finesse et d'esprit. Ambroise y est très bien placé. Mad. Legaigneur est, sans contredit, une actrice de mérite; mais elle doit éviter de ressembler trop souvent et trop complètement à la femme acariâtre de *Moiroud et C^o*. Mlle Levasseur, en conservant la vérité de sa diction, fera bien de mettre plus de passion dans ses rôles.

La Vengeance.

Les accents douloureux d'une voix suppliante
Ont été sans pouvoir sur un cœur sans pitié;
Je n'ai trouvé dans toi qu'une âme déliante
Qu'intimidait l'amour, qu'alarmait l'amitié.

Tu reviens; ne crois pas que l'amour, dans mon âme,
Se laisse, à ton aspect, enchaîner par l'effroi :
Un seul espoir me reste, un seul désir m'enflamme,
C'est le désir affreux de me venger de toi.

Me venger ! et de toi !... Quelle faiblesse étrange
Vient agiter mes sens et m'arracher des pleurs ?
Me venger !... Je le sais, malheureux qui se venge,
Plus malheureux cent fois qui souffre ses douleurs !

L'amant le plus soumis, l'amant le plus timide,
Que tu faisais trembler d'un seul mot de courroux,
Devenu tout-à-coup dissimulé, perfide,
Frémira de vengeance en pressant tes genoux.

Tu voudras, mais en vain, m'attendrir par tes larmes ;
Tu voudras, mais en vain, l'échapper de mes bras,
Les voiles envieux qui défendent tes charmes
De mes ardents baisers ne les sauveront pas.

Ma bouche fermera ta bouche frémissante ;
J'étoufferai tes cris dans mes embrassements ;
J'enflammerai tes sens d'une ardeur dévorante,
Et tu sauras enfin quels furent mes tourments.

Oui, je te vois déjà, tremblante, échevelée,
En reproches amers éclater contre moi :
Crois-tu qu'un seul instant mon âme en soit troublée ?
Les remords... les remords ne seront que pour toi !



MUSIQUE

DE

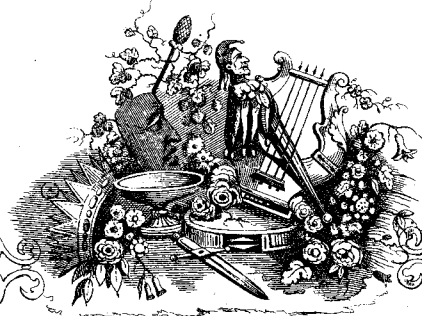
L'ARTISTE

en province.

JOURNAL

des Théâtres de la Littérature
et des Beaux-Arts.

à LYON, au Bureau central, Rue de L'Arbre-sec 31.





L'Artiste en Province
N° 27.

JE SUIS TROP JEUNE POUR MOURIR

Dimanche
17 Octobre 1841.

Mélodie

Paroles de M. Renard.

à Mlle Roman.

Musique de Roxet.

And.^{te} plaintivo.

PIANO.

Ritournelle.

Cesse tes pleurs ma bonne

mè - re, ta fille est mieux je vais gué - rir: calme ta dou - leur trop a - mè - re je suis bien

rinf.

jeu - ne pour mou - rir, à la chapelle de Ma - ri - e de - main tu conduiras mes

pas, le corps est mieux quand le cœur pri - e, bonne mè - re ne pleure pas bonne



smorz.

mè - re ne pleure pas.

espressione.

(2.)

Demain à la sainte cha - pel - le là, sont des pen - sers con - so - lants; pour ton bon - heur je serai

bel - le mère plus de regrets cui - sants: *Animes* oui je vais mieux, courage, es - pè - re, je veux vivre pour te ché -

*allegro*rir: calme tes peines, ô ma mère, je suis trop jeune pour mourir; je suis trop jeune pour mourir; *Ritournelle*

(3.)

Reste auprès de moi sois joyeu - se pourquoi ces larmes dans tes yeux je sens ma couche moins fiè -

- vreu - se mère, crois le, je suis bien mieux à ce monde presque étran - gè - re; si - tôt le quitter et par -

tir, non, courage ma bonne mère, je suis trop jeune pour mou - rir: je suis trop jeune pour mourir; *Ritour.*

(4.)

Mais quel feu brulant me dé - chi - re, de mon front coule la su - eur; plus pé - ni - ble -

ment je res - pi - re, la mort me don - ne sa pâ - leur, mon âme s'é - chappe oppres - sé - e

mè - re pardon vient me bé - nir: *Smorzando* ô, déjà ma langue est gla - cé - e à - dieu; j'ai fi - ni, de souf -

frir. a - dieu; j'ai fi - ni de souf - frir.

ritournelle pour finir.

rinf.

fff

Absente, un an entier, la cruelle m'oublie;
Mes douleurs, mes tourments, mes cris sont superflus.
Rappelle tes dédains, romps le nœud qui nous lie;
Cruelle, maintenant tu ne m'oublieras plus!

Nouvelle partition de Rossini.

La France musicale, dans son dernier numéro, annonce une nouvelle qui produira une grande sensation dans le monde musical : l'auteur de *Moïse*, cédant aux vives instances de M. Troupenas, son éditeur et son ami, s'est décidé à mettre la dernière main à un STABAT dont la partition sera prochainement livrée à l'admiration des connaisseurs.

On se rappelle le voyage que Rossini fit à Madrid, avec M. Aguado, après 1850. Cet ouvrage avait été écrit une première fois, à Paris, en 1852, par l'illustre maestro, sous l'impression des sentiments religieux que ses pieuses excursions dans les couvents d'Espagne avaient éveillées en lui; mais ce premier essai a reçu d'importantes modifications : plusieurs morceaux ont été entièrement refaits. Pendant cinq années que l'auteur a consacrées à l'enseignement de son art, en qualité de directeur du Conservatoire de Bologne, il a pu se dépouiller entièrement du style dramatique dont il nous a donné le dernier mot dans *Guillaume Tell*, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, duquel on peut dire ce que le Père de Neuville disait des œuvres de Bossuet : « Il y aurait autant de folie à entreprendre de l'imiter, que de délire à se promettre de l'égaliser. »

Le STABAT est donc le produit d'une nouvelle transformation; c'est la troisième manière de Rossini, c'est la transfiguration du Raphaël de la musique.

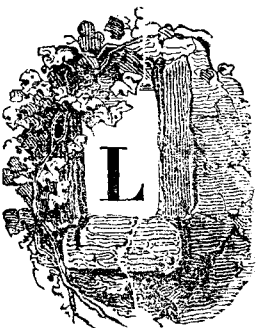
Le Grand-Théâtre de Rouen offre, cette année, une particularité remarquable. La comédie y est non-seulement en honneur, mais encore elle forme la base essentielle du répertoire courant. L'opéra ne marche à peine que sur la même ligne, et c'est lui qui prend la place de genre *accessoire* que la comédie occupait jusqu'à présent. Sans prétendre enlever à la musique la place qui lui appartient et que tant de chefs-d'œuvre l'autorisent à conserver, les Rouennais commencent une réaction que, nous l'espérons du moins, toutes les grandes villes de la province essaieront d'imiter. Le salut des directions est là, et tout est dans ce problème insoluble jusqu'à ce jour, à savoir : faire de l'argent avec la comédie, cette pauvre comédie si dédaignée pendant dix ans sur toutes les scènes départementales. Il faudrait qu'à Lyon on voulût bien suivre un si noble exemple. Jusqu'à preuve du contraire, nous soutenons qu'un bon répertoire de comédie dignement représenté, et qui offrirait un ensemble de talents qu'avec quelques sacrifices on parviendrait à réunir, nous soutenons qu'il y aurait là chance d'une réussite sérieuse. Nous souhaitons vivement que l'exemple de Rouen profite, et Dieu veuille qu'on ait le bon goût et l'habileté d'y penser, pour l'année prochaine, sérieusement !

AMOURS ET INFORTUNES

D'UN

SUISSE DE CATHÉDRALE.

CHAPITRE VI (4).



A Grande-Rue, la seule et unique praticable de *Vieux-Bourg*, suivait une côte escarpée, et se terminait par une espèce de plate-forme entourée de vigoureux tilleuls plantés symétriquement à droite et à gauche d'un immense bâtiment fraîchement recrépi, orné de volets verts et de deux grandes girouettes bizarrement enluminées : celle-ci surmontée d'un chasseur et de son chien..., celle-là d'un magnifique cerf franchissant d'un seul bond une haie vive !

Nul doute que quelque disciple enthousiaste et reconnaissant du saint patron des chasseurs n'eût présidé à la construction et aussi à la décoration de cette très vaste et très peu élégante habitation, qui semblait écraser de ses gigantesques proportions les cinq autres petites masures de la Grande-Place !

Sur l'aile droite de la grande maison... (comme on avait baptisé cette espèce de forteresse disgracieuse), on lisait en lettres rouges de trois pieds de haut : d'un côté..., *Justice de paix*...; et, de l'autre, un peu au-dessus... : *Pensionnat de Demoiselles*...; puis, à la hauteur du premier étage, de l'aile gauche, le regard était assez peu agréablement fixé par l'enseigne d'une sage-femme, un des chefs-d'œuvre du seul peintre de portraits de *St-Lazare*...; et tout près,

mais au-dessous, non loin de la sonnette de ladite sage-femme, on pouvait lire, peints en noir sur une plaque de fer-blanc, ces quelques mots si simples et si éloquents tout à la fois...

« M. Jobberd, greffier de la Justice de paix ! »

Enfin, au milieu de cette longue façade... (le seul monument remarquable de *Vieux-Bourg*... qui a donné pourtant le jour à tant de célèbres maçons-architectes) on lisait, sur un immense tableau où le vert, le jaune, le rouge et le bleu avaient été prodigués, on lisait, entourés de grappes de raisins verts et roses... de queues de billard en faisceau, de billes entassées, de cruches de bière débouchées... de verres pleins d'écume, et surtout de poissons fabuleux d'une merveilleuse couleur vert-bronze..., ces mots superbes et mensongers comme toutes les enseignes et tous les programmes que vous savez...

« Excellents poissons du Rhône... Véritable bon vin blanc moussoux de Condrieux... Bière de mars première qualité, on loge à pied... et on trouve chambres garnies... chez Ringard dit l'ANCIEN !... »

Et tout ce pathos mirobolant était surmonté d'une écharpe bleu foncé, soutenue par les mains de deux gros cupidons roses et joufflus, aux jambes énormes et cagneuses, aux formes rebondies, aux carquois et aux ailes disproportionnés; puis, sur cette même écharpe... que vous eussiez facilement prise à vingt pas pour un mouchoir de coton bleu mal déplié... on lisait, en petites lettres d'une couleur jaune, imitant à merveille l'or, d'un peu loin surtout, on lisait ceci :

A la Confiance !...

A la Confiance !... à la Confiance !...

Partout on crie ce mot-là... et presque partout on le profane !...

Et vraiment, c'est une fort belle chose que la Confiance... mais c'est encore là une de ces sonores et pompeuses expressions dont on abuse étrangement et trop facilement dans notre beau pays de France !...

Confiance, honneur national, dignité d'homme, amour vrai, patriotisme, désintéressement, loyauté, philanthropie, voilà encore une fois un trop grand nombre de ces mots sacrés dont le premier intriguant venu se sert plus heureusement parfois, et plus habituellement que la foule des courtisans ou des gens en place accoutumés à en faire un si fréquent et si insolent usage !...

En ce moment, la lune qu'avait longtemps cachée un large rideau de nuages gris, rouges et fauves, aux formes capricieuses, que chassait au sein des cieux étoilés un violent mistral; en ce moment, disons-nous, la lune sortie furtivement de son livide linceul jetait ses plus vives clartés au fleuve rapide, à la flèche scintillante de *St-Lazare*, et à la Grande-Place de *Vieux-Bourg* !...

Le silence et le calme des nuits d'été, si solennels surtout hors des villes, était à peine troublé, à de longs intervalles, par les chants lointains de quelques pêcheurs courageux, ou par les aboiements sinistres des chiens de quelque ferme isolée !...

Cependant Vuillams Obberson, qui, harassé de fatigue et morfondu, venait d'atteindre au sommet de la *Grande-Rue*..., ne fut que médiocrement étonné en apercevant toutes les fenêtres des appartements de M. le greffier, illuminées comme pour un jour de fête... royale... ou patronale !

Notre suisse savait qu'on jouait gros jeu, et très tard, chez M. Jobberd, la femme du greffier, autrefois très jolie..., et aujourd'hui encore très coquette; il savait aussi qu'il était rare que ces petites soirées intimes ne se terminassent par quelques gambades... aux sons d'un petit clavecin étrié et vermoulu, instrument sans nom ni forme, aux accords douteux et criards, dont touchait parfois assez agréablement M. Jérôme, le jeune organiste de *St-Lazare*.

Encore tout essoufflé, Vuillams Obberson s'était appuyé contre un des magnifiques tilleuls qui faisaient face à la demeure de M. le greffier du juge de paix, le Lycurgue honoré du canton !

Ainsi appuyé, et presque sans mouvement, le suisse de *St-Lazare* cherchait, tout en reprenant haleine, à recueillir ses idées si étrangement bouleversées !

« Que vais-je donc faire là encore, moi ? »

Se disait-il en s'interrogeant lui-même, et semblable à un homme à peine éveillé...

« Provoquer peut-être encore les risées... ou les sarcasmes?... car ils s'amuse, eux : ils dansent !... et d'ordinaire les gens de plaisir font un accueil bien froid à ceux qui souffrent..., ou seulement sont tristes !... »

« En avant quatre !... la chaîne des dames !... »

Cria, du fond des appartements de M. Jobberd le greffier, une petite voix aigre que Vuillams Obberson reconnut très bien pour celle du premier clerc du notaire de *Vieux-Bourg*, un clerc fort érudit, un jeune homme du plus bel avenir, qui dansait le *Can-can* à merveille, jouait du flageolet... et faisait le wuistz de toutes les vieilles femmes, syrènes sexagénaires des deux rives !...

« Elles sont là peut-être toutes les deux... qui dansent comme des folles !... tandis que je frissonne, moi..., de crainte, de froid et d'anxiété !... »

Murmura, en s'essuyant le front avec une espèce de fureur, le pauvre Vuillams Obberson, qui s'était rapproché de ce séjour de folie et de bruyante allégresse..., qui recelait pourtant sa dernière espérance !...

(1) Voir les numéros du 26 septembre, des 3 et 10 octobre.

Or, le suisse de St-Lazare, absorbé par un sentiment d'invincible curiosité, espérant encore, comme cela arrive à tout mari jaloux, reconnaître la voix de sa femme au sein de tous les cris joyeux, de toutes les acclamations, et des rires discordants qui partaient du bal improvisé, ne prit nullement garde à deux hommes de haute stature, recouverts de longues blouses bleues, et qui, traversant à grands pas la Grande-Place, se disaient entre eux :

« Dépêchons-nous, Magneval, dépêchons!... Ce grand flambarde de Bonnemain vient enfin de prendre la vapeur... avec deux jolies poupées... de sa connaissance... : Mlle Mariette Lambert!... l'autre..., je l'ai pas reconnue..., parole!... mais elle m'a diablement semblé donner de l'air avec la femme... de ce grand mangeur de fromage de Gruyère!... Tu sais bien, » — c'était, nous avons oublié de le dire, une des passions favorites de notre infortuné suisse, — « M. Obbersson, le gardien de la cathédrale...; mais pour ça, j'en suis pas bien sûr.... »

« Ah! il n'y a pas de risque qu'il leur fasse jamais à elles un procès-verbal!... le plus souvent... : elles jetteraient bien en plein jour la coque du Levant pour endormir nos poissons... Que si elles étaient jeunes et jolies, psst!... il ferait semblant de loucher d'un œil..., et passerait son chemin. »

Reprit le vieux Gaspard, qu'interrompit ainsi le grand Magneval : « Avec la vue d'un cotillon, on le mènerait au bout du monde, cet homme...; mais c'est égal..., que la vapeur crève si elle veut, je m'en moque, moi...; tandis qu'il est avec ces deux poupées, et qu'il songe à les charrier à la comédie ou à la gargote..., nous, nous ferons tout-à-l'heure danser le traque..., et les truites, et les barbeaux aussi!... »

« Et enfoncé M. Bonnemain, et les poissons avec lui!... Ah! ah! les bédouins lui en font voir de dures, tout de même!... »

S'écria plus haut le gros Gaspard, qui semblait tout courbé, porter le filet destructeur que nous avons nommé plus haut, et dont l'emploi, au temps du bon plaisir, pouvait tout simplement conduire les délinquants aux galères.

« Ne crie donc pas tant, mon vieux!... si on nous écoutait, ça irait mal!... »

Reprit à demi-voix le grand Magneval, qui ajouta en hâtant le pas :

« Vivent les jolies poupées, qui débarrassent ainsi les bédouins des gardes de pêche!... »

Et tous deux s'éloignèrent par une des sombres petites ruelles aboutissantes à la Grande-Rue.

Après une longue et stérile attente, Vuillams Obbersson se décida enfin à sonner chez M. Jobberd, le greffier; mais il se faisait tant de bruit au dedans, que ce fut peine superflue; personne ne vint lui ouvrir.

Il sonna encore, prêta l'oreille plus attentivement, et pour toute réponse il crut entendre la voix narquoise du premier clerc qui craint :

« La promenade!... grand rond!... »

Il crut même reconnaître l'air populaire et moqueur de : *Bon voyage, cher Dumolet*, que jouait de toutes ses forces, et de manière à briser le vieux petit clavecin de Madame la greffière, son ami et ex-protecteur M. Jérôme, l'organiste de St-Lazare!

« La peste soit de la danse et des danseurs!... Eh! que ces gens-là sont stupides!... »

Et, ayant pris la sonnette à deux mains, il se mit à l'agiter avec une telle furie, qu'enfin Rosalie, la camériste et la cuisinière de Mad. Jobberd la greffière, accourut en grommelant et toute essoufflée lui ouvrir.

(La suite au prochain numéro.)

Nouvelles diverses.



Les débuts de Poultier font grand bruit à Paris dans le monde musical. Ce jeune chanteur, naguère ouvrier tonnelier, que l'Opéra, séduit par les charmes d'une voix extraordinaire, est allé arracher à sa vie paisible, avec lequel l'Opéra a contracté un engagement problématique, dans ce sens que l'administration se chargeait de tous les frais d'éducation quels qu'ils fussent, a déjà abordé deux fois le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*, au milieu d'une bienveillance et d'un intérêt universels. Une chose inconcevable, c'est que l'Opéra n'était plus favorable au débutant, qu'on ne lui avait accordé qu'une seule répétition à demi-orchestre; que, par mesure exceptionnelle, aucun artiste n'avait eu de billet de l'administration, et que non-seulement la *claque* est restée dans un silence parfait, mais qu'elle avait même la mission de *chuter* les loyaux applaudissements du vrai public. On ajoute que l'organe de Poultier est un timbre agréable, pur, frais, tendre et sympathique; qu'il phrase parfaitement, prononce avec une grande netteté, et que cet homme qui, dans sa démarche et son extérieur, offre l'apparence de l'artisan, possède en chantant la diction la plus suave et la plus élégante.

— Le lendemain du premier début du ténor Poultier, les machinistes de l'Opéra sont allés le complimenter et lui offrir un magnifique bouquet. Poultier, selon l'usage, se disposait à les remercier..., mais ils ont refusé : « Vous avez été ouvrier comme nous, lui ont-ils dit, et, tout en venant aujourd'hui faire nos compliments sincères au ténor, c'est aussi l'ancien camarade que nous venons féliciter!... » Poultier leur tendit la main, et une larme mouilla ses yeux... — « Tenez, M. Poultier, dit l'un d'eux, nous aimons mieux cette larme-là, voyez-vous, que toutes les pièces d'or du monde; mais, soyez tranquille, nous n'en boirons pas moins à vos succès!... et ils seront soignés, allez!... je m'y connais, moi, depuis le temps que je les entends tous chanter..., et je vous en réponds!... »

— Alexandre, l'ex-ténor de Lyon, et qui a quitté naguère notre ville, vient d'être engagé au théâtre de Liège.

— Un incident théâtral assez étrange est raconté par la *Sentinelle des Pyrénées* : Le 25 septembre, on donnait à Madrid la première représentation d'un drame de M. Alexandre Dumas, *le Mariage sous Louis XV*. Le public a demandé à grands cris le nom du traducteur : le premier alcade, qui assistait à la représentation, ordonna aussitôt au directeur de proclamer le nom désiré du public; celui-ci répondit qu'il lui était impossible de le faire, puisqu'il l'ignorait lui-même. L'alcade condamna sur-le-champ l'entrepreneur à une amende de 200 réaux. Ce dernier se mit en quête de tous côtés du traducteur, et réussit enfin à l'amener en présence du public. Le traducteur dit alors « qu'il croyait peu noble de la part d'un écrivain espagnol de se parer des lauriers si justement accordés au génie d'un poète français; que l'usage suivi en pareil cas répugnait à son caractère, mais que, pour répondre au désir du public et sortir l'entrepreneur d'embarras, il consentait au sacrifice de ses opinions particulières et au sacrifice plus douloureux encore de la dignité littéraire de son pays. » Cette allocution fut suivie de bravos frénétiques et d'applaudissements redoublés. L'autorité n'en a pas moins exigé les 200 réaux d'amende. »

— Berthier, l'ancien danseur du Grand-Théâtre de Lyon, est engagé pour deux années à la Porte-St-Martin.

— Le théâtre d'Anvers est fermé : son privilège est disponible.

— Les lettres viennent de faire une perte sensible en la personne de M. Francis, baron d'Allarde, auteur de plusieurs jolis vaudevilles et membre de l'ancien Caveau, dont il faisait l'ornement comme chansonnier.

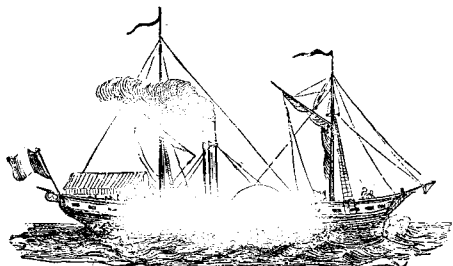
— M. Aude, le doyen des auteurs dramatiques, vient de mourir à Montmartre. Il était l'auteur de *Madame Angot* et de tous les *Cadet-Roussel*.

— Sur la demande de M. le Maire de Lyon, le Ministre de l'intérieur a accordé au Musée de notre ville une épreuve en plâtre des portes du baptistère de Florence, moyennant le remboursement des frais de moulage, et l'odalisque de M. Pradier. Ce morceau, qui est un des plus beaux de la sculpture moderne, ne sera toutefois livré à la ville de Lyon qu'après avoir été exposé un an au Musée du Luxembourg.

— Le mariage de M. Jules Janin, avec Mlle Huet, a dû se célébrer le 16 de ce mois. M. Huet est la fille de M. Huet, avocat aux conseils du Roi et à la Cour de cassation.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS

Se rend à Avignon
EN DIX HEURES DE MARCHE.

Prix des Places :

VALENCE, AVIGNON ET BEAUCARE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Part du quai de la Charité

A 5 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 119.

Madame EMILE CHEVÉ ouvrira un nouveau Cours de Musique vocale le Mercredi 20 Octobre, à 8 heures 1/2 du soir, chez elle, place Croix-Paquet, n° 11 (maison Ricard), et le continuera les Lundis, Mercredis et Vendredis.

Le Jeudi 21 Octobre, elle ouvrira, à 8 heures 1/2 du soir, un Cours d'Harmonie qui sera continué les Mardis, Jendis et Samedis, à la même heure.

Une dame peut se faire accompagner.
Le Prospectus se délivre gratuitement chez le Concierge.

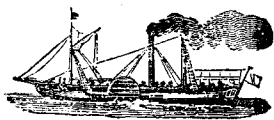
Au Parisien.
A. BERTOMÉ,
TAILLEUR DE PARIS,
Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (82)

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin. (83)

GRANDE BAISSÉ DE PRIX.



AVIGNON en 10 heures de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

VALENCE, AVIGNON et BEAUCARE,

Premières, 4 f. — Secondes, 2 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu. S'adresser à MM BONNARDEL frères et Fourn, propriétaires des superbes bateaux mûs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral, le Sirocco,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau. (81)